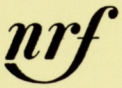
JEAN-PAUL SARTRE

SITUATIONS, VI

problèmes du marxisme, 1



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© 1964, Editions Gallimard.

Extrait de la publication

PORTRAIT DE L'AVENTURIER

J'accepte avec plaisir d'ajouter quelques mots au remarquable essai de Stéphane sur l'aventurier. Non pour en faire l'éloge ou le recommander : il se recommande de soi. C'était une idée ingénieuse que de rapprocher ces trois noms et ces trois vies; le lecteur jugera si le rapprochement a été fructueux. Je ne voudrais pas non plus le commenter ou me risquer à le compléter : je craindrais de tomber dans la paraphrase, tant les idées y sont riches et nettes. Ce qui me tente c'est de mettre en lumière un parallèle qui est perpétuellement sous-entendu dans cet ouvrage et auquel Stéphane a eu la malignité de ne faire qu'une brève allusion.

En lisant ce portrait de l'aventurier (j'aurais préféré : de l'homme d'action), chacun de nous se reporte en pensée à son contraire, le militant. Il semble même qu'il suffirait de prendre le contre-pied de tout ce qu'avance Stéphane pour se faire une idée passable du communiste moyen. Pourtant aventurier et militant ne s'opposent pas simplement comme deux concepts abstraits. Ce sont des hommes vivants qui s'affrontent, se connaissent et se reconnaissent, quelquefois s'al-

lient et se combattent quelquefois. Je voudrais essayer, en manière de conclusion, de débrouiller quelques-uns des rapports complexes qui les unissent, c'est-à-dire de développer quelques-unes des idées que Stéphane m'a suggérées.

Le militant inspire d'autant plus confiance que son entrée au Parti a paru plus nécessaire. Et je n'entends pas parler de cette nécessité intérieure, toujours suspecte, qui naît de conflits intestins, de complexes, d'aspirations morales et, plus généralement, de ce qu'on nomme « raisons personnelles ». Il est très vivement souhaité, au contraire, que son adhésion soit dictée par des raisons impersonnelles comme la faim, par exemple, qui est à tout le monde, ou la peur et la colère qui ravagent la foule anonyme : bref qu'il soit encore nature et mû par les grandes forces naturelles qui traversent les animaux élémentaires et les disposent de façon ou d'autre sans qu'ils aient besoin de posséder un appareil nerveux. La colère, la peur et la faim ne suffisent pas à faire une personne et c'est ce qu'il faut. Car il n'est pas vrai que l'on vous demande d'abdiquer votre Moi : ce serait encore trop d'avoir un Moi à abdiquer. Il faut que l'entrée au Parti corresponde très exactement à l'accession au règne humain; votre Moi, bien loin de vous l'ôter, il vous le donne. Je le dis sans ironie : il est doux, certainement, de se découvrir dans les yeux fraternels des autres. Le nouveau militant ne sera pas l'objet d'une antipathie de principe ni d'un engouement irréfléchi. Avant toute chose on le reconnaîtra pour un semblable, c'est-à-dire pour un membre du Parti : c'est une consécration. En lui, le Parti se change en lui-même comme en tous les autres. Créature du Parti, il retrouvera

Extrait de la publication

le Parti où qu'il aille. Entre lui et ses plus intimes amis, le Parti sera médiation nécessaire. « *Prends ta femme dans le Parti*, disait-on à un jeune communiste, *comme ça il n'y aura pas de temps perdu.* » Il n'est jamais seul puisqu'il vient à soi à partir de tous. Il n'a ni profondeur ni secret. On lui refuse jusqu'au plus humble complexe : on le constitue à ses propres yeux par des données rigoureusement objectives, on l'explique par sa classe, par la conjoncture historique; il se voit du dedans comme on le voit du dehors : pas de tiroir secret ni de double fond; c'est pour la commodité qu'il ne parle pas de lui à la troisième personne. Au reste son existence n'est pas celle d'une pure abstraction : il se connaît comme un membre de la classe et du Parti qui font l'histoire, il sait qu'il est défini par des tâches précises et par un grand espoir, il connaît aussi son cœur qui se nourrit de haine et d'amitié. Pour le reste, il se singularisera par ses actes. Encore ne s'agit-il pas qu'il « *crée de soi... le plus irremplaçable des êtres* ». Le Parti n'a que faire des êtres irremplaçables. Le militant reste à mi-chemin entre l'irremplaçable et l'interchangeable : il sert, c'est tout. En 1935, Politzer faisait ce qu'aucun autre ne pouvait faire : de la psychologie concrète. Mais il fallait des économistes. Il abandonna la psychologie pour l'économie sociale. « Et vos travaux? lui demandai-je. *Cela ne presse pas*, me dit-il. *Après la révolution, viendront d'autres travailleurs qui feront cela mieux que je ne puis à présent.* »

N'est pas militant qui veut. Si le Moi vient d'abord, on est séparé pour toujours. Dans la classe bourgeoise, il naît de bonne heure. Tout enfant, Gide se jette dans les bras de sa mère en

Extrait de la publication

criant : « *Je ne suis pas comme les autres.* » Être soi, c'est d'abord n'être pas comme le voisin, être un original. « Le moule en est brisé », dit-on. Il faut toujours que le moule soit brisé. La civilisation bourgeoise est une « *civilisation de solitude* ». Et sans doute faut-il d'abord que les bourgeois se reconnaissent entre eux pour des hommes. Mais cette reconnaissance abstraite ne vise en chacun de nous que l'universel et nous laisse seuls dans notre singularité. On nous reconnaît en somme le droit d'être pour nous-mêmes, derrière le mur de la vie privée, tout ce que nous voulons. Et le terme même de *privé*, par l'idée de privation qu'il évoque, montre assez que l'universalité de la reconnaissance est universalité du refus de reconnaître. A l'abri derrière ces hautes enceintes circulaires, l'homme bourgeois est un fou, une bête sauvage et délaissée, un fouillis de plantes folles. Ne dirait-on pas qu'ils appartiennent à des espèces distinctes, ce militant, public au plus secret du cœur, d'autant plus intime avec soi-même qu'il est plus transparent au regard de tous, et ce bourgeois qui n'est soi que pour soi-même, tout volet clos et dans des ténèbres que nul ne peut reconnaître. Si quelque fils de famille prend peur soudain devant son délaissement, il est trop tard : le Parti ne lui sera d'aucun secours. L'y laissât-on entrer, il n'a guère de chances d'y trouver la solution de ses conflits : ce sont des problèmes *personnels;* il ne veut pas qu'on lui fasse cadeau d'un Moi de rechange, il demande seulement qu'on guérisse le sien. Et d'ailleurs il aurait beau protester qu'il a été conduit au Parti par une nécessité intérieure, on lui répondrait que ces nécessités-là sont de luxe, il serait suspect. C'est un mauvais départ que le refus de la solitude.

Extrait de la publication

Car pour la refuser, il faut qu'on la constate et c'est le moyen de la faire exister à l'extrême. La fuir, c'est la reconnaître, c'est en faire le mobile de tous nos actes. Essaiera-t-il de sortir de soi par l'amour? Mais ce sera l'amour d'un solitaire qui se fuit : « *Aimer c'est se fuir* », écrit Malraux. Oui, si l'amour n'est pas voulu pour lui-même mais comme un moyen de sortir de soi. Et il n'en faut pas davantage pour que l'évasion soit impossible : Kafka, un autre solitaire, a bien parlé de cette sorte d'amour : « *Il me semblait qu'elle fût entourée de gens armés dirigeant leurs lances vers l'extérieur. Chaque fois que je tentais d'approcher je m'accrochais à leurs pointes qui me blessaient et forçaient à me retirer... Moi aussi j'étais entouré de gens armés qui dirigeaient leurs lances vers l'intérieur donc contre moi. Quand je m'élançais vers la jeune fille, c'était d'abord aux lances de mes propres gardes que je m'accrochais, sans pouvoir passer outre. Peut-être même n'ai-je jamais poussé jusqu'aux gardes de la jeune fille et si jamais j'y suis parvenu ce ne fut alors qu'ensanglanté par mes propres lances et sans connaissance.* »

La chance du jeune ouvrier qui entre au Parti c'est qu'il n'a pas d'Ego avant d'aimer : il se découvre dans le don qu'il fait à l'autre et que l'autre *reconnaît*. Pour que nos jeunes bourgeois parviennent à aimer il faudrait qu'ils puissent courir le risque de se faire annoncer à eux-mêmes par autrui. Or il est déjà trop tard : ils savent trop bien ce qu'ils sont. Il leur reste du moins la ressource de se faire aimer. Une femme peut-être, par son amour, *reconnaîtra* cette singularité que la société bourgeoise refuse d'entériner; peut-être saura-t-elle adopter « *ce monstre incomparable et préférable à tout que tout être est*

Extrait de la publication

pour lui-même et qu'il choie en son cœur ». Mais ce mot de « *choyer* » est significatif : ils veulent se fuir et pourtant ils se choient. Ce n'est pas leur Moi qu'ils haïssent mais leur solitude et ils ne comprennent pas que pour détruire l'une il faudrait détruire l'autre.

Il en est pourtant qui semblent avoir compris : ce sont justement ceux dont parle Stéphane. Et comme l'action est un lien entre les hommes, ils vont tenter d'échapper par l'action à leur isolement. Par l'action on devient autre, on s'arrache à soi, on se change en changeant le monde.

Encore faut-il se fixer un but et le vouloir profondément. Mais, dans ce cas, c'est le but qui est essentiel et non l'acte, simple moyen de l'atteindre. Pour le militant, la fin est apparue d'abord et avec une absolue nécessité : il fallait vivre, manger à sa faim, se protéger contre le chômage, contre la hausse des prix, contre l'exploitation, contre la guerre. A son entrée dans le Parti, le but s'est métamorphosé sous ses yeux : il a compris que ses exigences ne seraient satisfaites que par l'avènement d'une société socialiste. Et lui-même il se métamorphosait en même temps que le but : le Parti, en lui et par lui, poursuivait la réalisation de cette fin absolue. La singularité qu'on lui reconnaissait, c'était la volonté singulière de servir à cette réalisation. Un ordre s'établit : la fin existe d'abord et c'est elle qui définit le Parti comme l'ensemble concerté des actions qui permettront de l'atteindre. Chaque action à son tour se cherche son instrument et par là définit une personne. Le militant ne demande pas à son acte de le justifier : il n'est pas *d'abord* pour se faire justifier ensuite. Mais sa personnalité enveloppe sa propre justification puisqu'elle est constituée par la fin à atteindre.

Extrait de la publication

Ainsi est-il relatif à l'action, qui est relative au but. Quant à l'action elle-même, il faut la nommer entreprise, car c'est un lent et tenace travail d'édification qui s'étend sur une durée indéfinie. Sans doute ce travail comporte-t-il un aspect de négation, puisqu'on doit lutter, saper l'ancienne société, briser les résistances et déblayer le terrain, mais dans l'ensemble il faut y voir une construction positive et la production systématique et progressive de nouvelles formes sociales. Soutenu et continuellement recréé par ce projet qui le dépasse, le militant se trouve protégé contre la mort : l'entreprise qui le définit excède de loin la durée d'une vie; il travaille donc sans cesse au-delà de sa propre mort et sa disparition ne modifiera pas le processus historique, pas plus que son apparition ne l'a modifiée; sa volonté lui survivra, que le Parti lui avait un instant prêtée, elle continuera l'ouvrage sans lui.

Mais pour le jeune bourgeois qui tente de communiquer avec les hommes, c'est l'action qui est la fin parce que c'est elle qui doit réaliser cette communication. L'ordre est renversé : il agit pour *se* sauver et choisit une fin pour agir; toute fin est bonne en principe : il suffit qu'elle justifie l'action qui le justifiera. Toutefois son projet fondamental est négatif. Il ne saurait envisager, en effet, de recevoir des hommes une personnalité nouvelle : il voudrait le salut de celle qu'il a. Cela signifie qu'il veut se faire reconnaître par eux dans sa singularité. Pour cela, servir leurs desseins ne suffirait pas : ils reconnaîtraient seulement ses services. S'il veut qu'ils acceptent sa nature singulière, il faut qu'il la leur donne. Et comme ils n'en ont que faire, il la détruira en grande cérémonie et les rendra

témoins de son sacrifice. Perken, un des héros de Malraux, veut « *exister dans un grand nombre d'hommes et peut-être pour longtemps* ». Et il ajoute cette boutade : « *On ne se tue jamais que pour exister* ». Le mort, en effet, n'existe plus que par les autres; il vient hanter leurs nombreuses solitudes; il est repris en charge, bon gré mal gré, il n'est plus seul. Ce trépas public se rapproche fort de ce que les Américains nomment « *conspicuous consumpsion* » et que nous appelons le luxe. La classe possédante, dont font partie nos hommes d'action, ne se caractérise par l'épargne qu'à un moment de son histoire. Elle consomme : cela veut dire qu'elle se détruit en détruisant ses biens par l'usage et pense ainsi gagner une possession exquise de soi-même. A ce stade, le gaspillage systématique peut devenir l'unique moyen de communiquer avec les autres : elle se livre à des potlatches — destruction de biens en hommage à autrui — elle donne des fêtes — destruction de biens en présence d'autrui — elle fait des largesses — destruction de biens au profit d'autrui. L'aristocratie romaine s'est ruinée à ces jeux, ruinée aussi la noblesse française : les fils de famille *voulaient* la ruine comme ces jeunes bourgeois veulent la mort. Les aventuriers feront flamber l'énorme entrepôt de marchandises qu'est la société bourgeoise et, pour finir, ils se jetteront dans les flammes. Potlatch, fête, largesse : telle sera leur fin. Et je ne puis me défendre de penser à cet autre aventurier, Jean Genet qui écrit dans *Pompes funèbres :* « *Nous agissons aux fins d'un bel enterrement, de funérailles solennelles. Elles seront le chef-d'œuvre au sens exact du mot, l'œuvre capitale, très justement le couronnement de notre vie. Il faut mourir dans une apothéose et il n'est guère important que*

Extrait de la publication

je connaisse la gloire avant ou après ma mort si je SAIS *que je l'aurai.* »

La gloire : voilà le mot. Ce n'est pas dans la fraternité, où l'on abandonne toujours un peu de soi-même à l'autre, qu'ils cherchent la communication mais dans la gloire, où l'on existe pour tous sans rien retrancher de soi. Le moment de la mort sera le sommet de leur vie, ils l'attendent « *avec extase* ». Dans cet instant infinitésimal, encore vivants et déjà morts, ils se sentiront devenir pour les autres ce qu'ils étaient pour eux-mêmes. En attendant cet instant suprême ils se contentent de « *moments parfaits* » où l'univers reflète au vivant la grande apparence du défunt qu'il sera. « *Nous croyons au bonheur d'une prompte décision.* » Mais si la décision engage toute la vie, la vie qui suivra ne se distinguera pas d'une mort au jour le jour. Décider de cette façon-là, c'est courir sur la crête étroite qui sépare l'extrême liberté de la démission du cadavre, c'est mimer sa propre mort. On a reconnu leur modèle : cet homme tout occupé par ses funérailles futures, fatalité pour lui-même et pour autrui, qui ne trouve de goût à la vie que dans quelques instants privilégiés, c'est le *héros*. Il est à noter que le militant n'est pas un héros. Ce n'est pas qu'il ne sache mourir, mais il ne recherche pas la mort s'il peut l'éviter et, si elle le frappe, il meurt modestement. Je sais que quelques personnes bien intentionnées ont nommé les communistes « *les héros permanents de notre temps* ». C'était leur faire injure : ceux qui n'ont pas parlé sous les tortures disaient avec simplicité : « *Je ne pouvais pas faire autrement* ». Leur volonté était l'incarnation de la Volonté du Parti et la Volonté du Parti était qu'ils ne parlassent pas. Et puisqu'ils n'ont pas d'impor-

tance à leurs propres yeux, puisque leur projet est de construire et que ce projet s'achèvera sans eux, puisque leur sagesse est une méditation de la Vie, leur mort ne leur paraît pas devoir être un ébranlement de tout l'univers mais un accident insignifiant et regrettable.

Les héros, cependant, sont les parasites des militants. Il faut un prétexte à l'héroïsme, sinon il ne sera qu'un suicide. Et tout le désespoir des destructeurs serait inefficace s'il n'était porté par l'immense espoir des masses. Pour que leurs funérailles soient pompeuses, pour qu'ils vivent longtemps dans la mémoire des hommes, il faut qu'ils aient combattu « *pour ce qui de leur temps aura été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir* ». Ainsi contracteront-ils des alliances avec un mouvement révolutionnaire ou un parti de résistance nationale. Mais ces rapprochements ne sont que provisoires et l'aventurier ne se chargera que des besognes négatives : il sera terroriste ou officier. Au reste, il demeure suspect à ses alliés et il ne les aime pas : « *Je n'aime même pas les pauvres gens, ceux en somme pour qui je vais combattre... Je les préfère uniquement parce qu'ils sont les vaincus.* » Il est frappant que Lawrence et beaucoup des héros de Malraux soient des *étrangers* dans le pays où ils se battent. Au XIXe siècle l'écrivain riche allait faire l'amour et dépenser son argent hors de sa patrie : consommateur étranger dans une collectivité laborieuse, il lui plaisait d'être l'image parfaite du parasitisme. Aujourd'hui l'écrivain aventurier, dans les mêmes pays, va risquer sa peau : parasite héroïque, il demande à ces combattants qui n'ont pas choisi leur combat de légitimer une mort qu'il a choisie; la différence des langages et des mœurs lui permet de garder ses distances.

L'importance des fins collectives illumine l'action de l'aventurier mais c'est un éclairage indirect.

Cependant la position est intenable : l'efficacité de nos aventuriers leur est *prêtée* par des hommes passionnés et tenaces qui n'obéissent à leurs ordres que pour mieux pouvoir les utiliser. Et la société que les militants veulent édifier exclut rigoureusement les *desperados* et leurs libéralités magnifiques. Dans une société de producteurs, les terroristes n'ont pas de place. Tchen savait bien que « *le monde qu'ils préparaient ensemble le condamnait autant que celui de leurs ennemis* ». Dans ce monde où les hommes se reconnaissent dans et par leur travail, il n'y a aucune chance pour que la singularité de ces êtres soit reconnue. Et ce qui est pis, on y oubliera jusqu'à leur mémoire. Leur mort même paraît compromise : on ne saura plus la comprendre comme une libéralité gratuite, on la confondra avec le dévouement obscur des militants. Le moment de la victoire sera le commencement de leur échec. Peuvent-ils vouloir le triomphe d'un parti qui les enterrera deux fois? Mais s'ils ne le veulent pas l'héroïsme s'effondre : il reste le suicide. Entre la plus folle générosité et le suicide le plus égoïste l'action de l'aventurier oscille sans jamais s'arrêter. Elle réclame une foi et détruit toute foi : mystifié s'il croit à ce qu'il fait, imposteur s'il n'y croit pas. Il se rétracte, il se crispe sur sa volonté destructrice, la guerre d'Espagne, où il se bat, lui paraît une « *hideuse comédie* », il conteste la fin objective qui le conteste dans ses fins : « *Le gain que vous apporterait la libération économique, qui me dit qu'il sera plus grand que les pertes apportées par la société nouvelle?* » et comme il voit qu'il va mourir pour rien, il veut

Extrait de la publication

affirmer du même coup la vanité de toute entreprise : « *Les hommes meurent pour ce qui n'existe pas.* » Engagé dans l'action pour échapper à la solitude, voilà qu'il se retrouve plus seul que jamais. Comment s'en étonner : ce prodigue qui se dépense pour le plaisir sera toujours *autre* que ses alliés; ils le considéreront toujours comme un suspect : il n'était pas *obligé* de se battre. Et d'ailleurs que veut-il d'eux? La fraternité, la camaraderie, l'amitié? Oui, bien sûr. Mais cela signifie surtout qu'il leur demande d'être les témoins de sa mort. Les camarades d'un aventurier sont ses futures pleureuses, les dépositaires de son destin. « Il n'y a pas, dit Malraux, de héros sans auditoire. »

Il revient une fois de plus à l'action; mais cette fois pour la réduire à ce qu'elle est. Il la considère avec lucidité, en dehors des motifs qui l'ont fait naître et des fins qui la justifient, dans sa pure stérilité : « *Pas de force, pas même de* VRAIE *vie sans la certitude, sans la hantise de la vanité de l'action.* » C'est alors qu'il va la vouloir pour elle-même. Pour elle-même et pour lui, sans plus se soucier des témoins. Alors, pour le peu de temps qu'elle dure, elle le justifie. « *Quand mon action se retire de moi... c'est aussi du sang qui s'en va.* » Mais c'est qu'elle n'est plus qu'un *état subjectif.* Il l'avait entreprise pour sortir de soi, il la continue pour revenir en soi-même. Il la veut dans la solitude et dans le dégoût, sans se masquer son absurdité, sans espoir et sans foi, pour rien. Cette action, conçue pour le justifier, c'est lui qui la justifie à présent. Aucune fin transcendante ne peut la rendre légitime. Elle dépend de lui seul, elle est pure et vaine révolte contre le cours des choses et contre la nature humaine. L'important n'est plus de détruire par

un acte mais de produire un acte qui se détruit de soi et dont la vanité même souligne le caractère antinaturel. Puisque rien ne l'appelle, puisque tout le conteste, puisque tout est nature, hasard et malheur, puisque *jamais un coup de dés n'abolira le hasard*, alors justement, il reste à l'aventurier, comme à Mallarmé le poète, le royaume du non-être. L'homme est un être qui meurt pour ce qui n'existe pas. Ainsi l'action, en s'engloutissant, indique, comme le chiffre de l'échec selon Jaspers, un règne supranaturel de l'*être* qui ne miroite jamais qu'à travers les défaites, les morts et les trahisons. L'aventurier d'ailleurs a une raison moins haute de placer dans l'échec sa victoire : c'est que sa victoire serait un échec. « *La réalisation, si elle vient, sera une grande désillusion.* » Qu'elle ne vienne donc jamais; qu'il ne vienne jamais cet Éden futur, impitoyable pour les seuls aventuriers. « *Pour le clairvoyant, l'échec était le seul but. Nous devions croire toujours et en dépit de tout qu'il n'y avait pas de victoire hormis de descendre dans la mort en combattant et en réclamant la défaite.* » Dans la défaite et l'agonie, le militant et l'aventurier éprouvent pour la première fois une vraie fraternité : à vrai dire, c'est le militant qui change, non l'homme d'action. Celui-ci avait choisi de mourir; il mourra donc, il n'a presque rien perdu. Mais celui-là voulait vivre, il voulait atteindre un but qui s'éloigne et disparaît; il était optimiste, il avait confiance dans ses chefs, dans une action bien conduite : tout se brouille, il apprend qu'on ne gagne peut-être jamais. C'était un fonctionnaire paisible, aux initiatives limitées, habitué à découvrir son visage apprivoisé dans les yeux de ses camarades, sûr de soi, sûr de trouver au fond de soi, ferme comme un roc, la Volonté du Parti; le

Extrait de la publication

voilà délaissé dans l'inexpiable isolement de la défaite, le Parti est vaincu, l'espoir écrasé, dans les yeux de l'ennemi triomphant il découvre une face sauvage et inconnue qui est la sienne; son Moi, soutenu par tant d'ordres, de discours et de messages, s'effondre, un autre Moi paraît, une singularité désespérée qui lui rappelle étrangement les solitudes bourgeoises; et sa mort qu'il a escamotée tout au long de sa vie en feignant qu'il mourrait pour la Cause, reflue soudain sur lui parce que la Cause est en miettes et qu'il meurt pour rien. A-t-il perdu sa vie? Et l'autre, l'a-t-il gagnée?

Je vois bien que l'un et l'autre ont besoin de la défaite pour m'attacher. Encore souhaiterai-je une vraie défaite à l'aventurier, c'est-à-dire la victoire du militant : il est moral que le militant triomphe (et en outre conforme au processus historique). Il a raison en *tout* point : il s'est donné sans un retour sur soi au Parti, il a poursuivi son labeur sans une défaillance, il a aimé tous ses frères et, quand l'un d'eux, par sa propre faute, était exclu du Parti, il cessait de l'aimer aussitôt parce que ce n'était plus son frère; la société qu'il voulait édifier est la seule qui soit juste. L'aventurier avait tort : égoïsme, orgueil, mauvaise foi, il avait tous les vices de la classe bourgeoise. Pourtant, après avoir applaudi à la victoire du militant, c'est l'aventurier que je suivrai dans sa solitude. Il a vécu jusqu'au bout une condition *impossible :* fuyant et cherchant la solitude, vivant pour mourir et mourant pour vivre, convaincu de la vanité de l'action et de sa nécessité, tentant de justifier son entreprise en lui assignant un but auquel il ne croyait pas, recherchant la totale objectivité du résultat pour la diluer dans une absolue subjectivité,

Extrait de la publication

voulant l'échec qu'il refusait, refusant la victoire qu'il souhaitait, voulant construire sa vie comme un destin et ne se plaisant qu'aux moments infinitésimaux qui séparent la vie de la mort. Aucune solution de ces antinomies, aucune synthèse de ces contradictoires. Abandonné à lui-même, chaque couple se déferait, les deux termes tombant chacun de son côté, ou s'anéantirait, les deux termes s'annulant l'un l'autre. Pourtant, au prix d'une tension insupportable, cet homme les a maintenus ensemble et tous à la fois, dans leur incompatibilité même; il a été la conscience permanente de cette incompatibilité. Je le regarde s'éloigner, vaincu et vainqueur, déjà oublié dans cette cité où il n'a pas de place et je pense qu'il témoigne à la fois de l'existence absolue de l'homme et de son impossibilité absolue. Mieux encore : il prouve que c'est cette impossibilité d'être qui est la condition de son existence et que l'homme *existe* parce qu'il *est* impossible. Et le militant? Que lui souhaiter à l'aube de sa nouvelle journée? Qu'il apprenne à récupérer les non-récupérables. J'entends bien que Lawrence n'a sa place que dans la conjoncture historique de 1914, qu'il s'explique à partir de l'impérialisme colonial des Anglais et par suite à partir du capitalisme. J'entends bien qu'un Lawrence ne reviendra jamais plus, surtout après la liquidation de la classe bourgeoise; j'entends aussi que les communistes ne l'aiment guère et, d'ailleurs, je reconnais qu'il a d'étroites accointances avec le Mal. Pourtant une cité socialiste où de futurs Lawrence seraient radicalement impossibles me semblerait stérilisée. Et même si Lawrence, aux yeux des socialistes, était le Mal lui-même, je maintiens que le but ne doit pas être de suppri-

Extrait de la publication

nrf

64-X A 25776 ISBN 2-07-025776-2

Extrait de la publication